

**PIERRE de JEAN OLIEU**

**LETTRE AUX PRINCES ANGEVINS**

**SAINT LOUIS D'ANJOU ET SES DEUX FRÈRES PRISONNIERS EN CATALOGNE**

**Ecrité à Narbonne le 18 mai 1294**

Traduction par frère Jean-Joseph Constant, ofmcap (+1999), du texte original latin publié dans *Antologia di testi teologia della storia*, Manselli et Bogiani, éd. Giappichelli, Torino, 1965.

Dans le Christ Jésus, servi et aimé par dessus tout,  
Aux Seigneurs Louis, Robert et Raymond Bérenger  
Fils honorables de l'illustre roi de Sicile  
et héritiers très dignes d'une lignée royale, insigne et éminemment  
catholique,  
Frère Pierre de Jean Olieu,  
homme pauvre, faible et pécheur  
qui, conformément à son état de Frère Mineur,  
cherche sans cesse à se pénétrer des merveilles de la Croix  
et à se glorifier, en vainqueur, dans les souffrances du Christ.

Celui qui considère l'ordre de l'univers, y découvre, sous des modes variés et admirables, la loi sacrée que le Christ notre Maître, promulgue lui-même solennellement en ces termes :

“ Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ” (Jn 12, 24).

C'est, en effet, sur cette vérité que sont fondés le cours de la vie universelle, le flux de toute mutation naturelle et le mouvement selon lequel la corruption de l'un est la génération de l'autre. Car la capacité de la matière privée de forme est amenée à la forme et, chose plus admirable encore, cette privation devient l'origine d'autres formes ainsi que leur fondement stable.

C'est en vertu de cette même loi que toute action divine se déroule dans sa souveraine puissance. Ainsi la création semble-t-elle exiger pour fondement préalable que son travail parte de rien, que les oeuvres créées soient ensuite soumises au pouvoir du Très-Haut dans l'obéissance et que, simplement, selon son gré, elles passent d'un état à un autre.

Voilà pourquoi toute grâce de l'Église céleste et de l'Église terrestre a sa racine dans ce centre d'humilité et, peut-on dire, trouve dans ce néant central son fondement et sa croissance.

C'est en raison de cette loi qu'émana, dans la pensée divine, le sacrement mystérieux et ineffable de notre Rédemption où nous voyons le Fils Unique, coégal au Père, s'anéantir, prendre la forme d'esclave et subir de la part des impies et pour les impies, la mort de la Croix.

Nous discernons encore maintes fois cette loi dans notre nourriture et ses effets : la graine ou le fruit que nous consommons ne seraient pas vivifiants s'ils n'étaient déjà détruits, comme le dit l'Apôtre.

Et si l'on ne les sépare pas de leur gousse ou de leur paille, par de nombreux traitements, s'ils ne sont pas très soigneusement battus, décortiqués, criblés par les meules et les pressoirs, minutieusement tamisés et triés, et enfin cuits et transformés par l'action du feu, car ils ne passent pas dans nos membres s'ils n'ont été d'abord dépouillés de leur forme propre.

Le moment de notre naissance n'est-il pas, lui aussi, précédé dans le sein maternel d'un temps où nous sommes retenus captifs comme dans l'ombre d'un tombeau, à tel point que nous venons au jour comme si nous ressuscitions et comme si nous retrouvions la liberté hors d'une sombre et étroite cellule ?

Les membres du nouveau-né ne sont-ils pas d'abord emmaillottés et retenus par des bandages, puis redressés par des exercices variés jusqu'à leur composition normale ? Et la fragilité de l'enfant, encore ignorant, inexpérimenté, toujours enclin au mal, n'exige-t-elle pas l'éducation d'un maître ? C'est l'avis de l'Apôtre qui nous dit :

“ Aussi longtemps qu'il est un enfant, l'héritier, quoique propriétaire de tous les biens, ne diffère en rien d'un esclave ” (Ga 4, 1)

Suivant toujours cette admirable loi, l'Église du Christ fut conçue dans le sein de la synagogue hors de laquelle elle s'élança et surgit dans les douleurs de l'enfantement, celles-là mêmes dont le Christ à la Cène, parle à ses disciples :

“ La femme sur le point d'accoucher s'attriste... mais quand elle a enfanté, elle oublie les douleurs, dans la joie qu'un homme soit venu au monde ” (Jn 16, 21).

Cette loi et cette règle président encore à la sortie d'Égypte du peuple hébreu qui, libéré de la fournaise inhumaine où le retenait une dure servitude, triompha de la Mer Rouge, devenue terre ferme sous la main de Dieu, en la traversant à pied sec.

Ainsi, hors de l'exil de ce monde et du pouvoir tyrannique du Diable, la multitude des élus, par le chemin de la mort corporelle, s'élança et accourt, comme à travers la Mer Rouge, vers le Royaume des cieux.

Tout ce que nous venons de dire éclaire le sens de la Parole de l'Évangile :

“ Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? ” (Lc 24, 26)

ainsi que l'affirmation transmise par l'enseignement apostolique : seules les tribulations ouvrent la porte du Royaume.

Écoutons saint Jacques, le frère du Seigneur, nous adresser cette consolante exhortation :

“ Tenez pour une joie suprême, mes frères, d'être en butte à toutes sortes d'épreuves. Vous le savez, la valeur de votre foi produit la constance, mais la constance doit s'accompagner d'une oeuvre parfaite ” (Jc 1, 2).

Et il ajoute :

“ Prenez, frères, pour modèle de souffrance et de patience les prophètes. Voyez, nous proclamons bienheureux ceux qui ont de la constance. Vous avez entendu parler de la constance de Job et vous avez vu le dessein du Seigneur ” (Jc 5, 10-11).

C'est ainsi que, dans l'Épître aux Hébreux, pour nous stimuler à entrer dans l'arène et à remporter le prix, l'Apôtre nous dit :

“ Voilà donc pourquoi, nous aussi, enveloppés que nous sommes d'une si grande nuée de témoins, nous devons rejeter tout fardeau et le péché qui nous assiège et courir avec constance l'épreuve qui nous est proposée, fixant nos yeux sur le chef de notre foi, qui la mène à la perfection, Jésus qui, au lieu de la joie qui lui était proposée, endura une Croix dont il méprisa l'infamie et qui est assis désormais à la droite du trône de Dieu. Songez à celui qui a enduré de la part des pécheurs une telle contradiction, afin de ne pas défaillir par lassitude de vos âmes.

“ Car celui qui aime le Seigneur, il le corrige et il châtie tout fils qu'il agrée. C'est en fils que Dieu vous traite. Et quel est le fils que ne corrige son père ? ” (He 12, 1-3 et 12, 6-7)

Et la conséquence qu'il tire de ceci mérite toute notre attention : “ Si vous êtes exempts de cette correction dont tous ont leur part, c'est que vous êtes des bâtards et non des fils ” (He 12, 8).

Interprétons : celui qui est dispensé des fouets de la passion est exclu du groupe des fils, bien que, toujours selon le même Apôtre, " toute correction ne paraisse pas sur le moment être un sujet de joie mais de tristesse. Plus tard cependant, elle rapporte à ceux qu'elle a exercés un fruit de paix et de justice " (He 12, 11).

Que personne ne juge cet ordre universel dont nous parlons incompatible avec la saine raison, car nous le voyons confirmé d'abord par trois lois et ensuite le triple enseignement des sciences pratiques.

La loi de la justice le proclame.

Il est juste, en effet, que le pécheur, conçu dans le péché, ne retrouve l'état de grâce qu'après s'être acquitté de sa peine ? Celui qu'anime le zèle de la justice doit donc vouloir accomplir en lui-même ce devoir d'équité pour être, au moins en cela, ami de la justice et mériter sa justification.

La loi de la grâce, à son tour, atteste cet ordre, puisque Celui dont découle la grâce rédemptrice a été crucifié pour tous les hommes ; par ailleurs, dans l'amitié la plus profonde, la reconnaissance est mise en acte, se prouve et se manifeste par les tribulations et les déboires accueillis pour l'ami, selon la parole du Christ :

" Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis " (Jn 15, 13).

Pour que notre acte d'amour s'accomplisse et s'exécute en perfection, nous devons désirer avec avidité et choisir avec joie toute souffrance et toute mort pour le Christ notre Sauveur bien-aimé qui, dans son immense amour, nous racheta à si haut prix.

La loi de la victoire et de la couronne glorieuse confirme aussi cet ordre.

Le précepte apostolique en témoigne : sera couronné celui-là seul qui aura combattu effectivement. Il est vaincu celui qui croit triompher en se dérochant aux peines du combat. En nous offrant des occasions de lutte en des combats persévérants et difficiles, Dieu nous pourvoit d'abondants mérites et d'une couronne telle qu'on pourra chanter pour nous ce qu'on chante en l'honneur des martyrs :

" C'est eux que, dans sa folie, le monde a détestés ; mais eux ont dédaigné ce mode, qui ne porte pas de fruits et dont les fleurs sont desséchées, par fidélité à votre Nom, ô Jésus, bon Roi du ciel !

" C'est eux qui, pour vous, ont méprisé les fureurs, les menaces terribles des hommes et leurs coups cruels.

" ... Quelle voix, quelle langue pourra évoquer les récompenses que vous préparez à vos martyrs ? Empourprés de leur sang qui ruisselle encore, ils ceignent leurs fronts de lauriers étincelants " Hymne des vêpres, commun de plusieurs martyrs).

Cet ordre est démontré aussi par les sciences médicales, non seulement dans leur action purifiante, mais dans leur action préservatrice et conservatrice.

Pourquoi, en fait, employons-nous contre nos diverses maladies, des poudres corrosives, des cautères, des potions amères, si ce n'est parce que l'art de purifier notre corps l'exige ?

Pourquoi traite-t-on par la diète de nombreux malades et même des bien portants, si ce n'est pour la préservation et le maintien de leur santé ?

Quel homme instruit douterait que les maladies de l'âme, les blessures et les abcès dus aux passions charnelles ne rendent pas moins nécessaires l'âpreté des médicaments et des onguents spirituels ?

Nous voyons, en outre, se manifester le même ordre dans l'art de la guerre, de la science et de l'endurance militaire qui, sans une longue expérience des combats courageux, des terribles dangers,

des coups, des blessures, de multiples et longues souffrances, ne peut parvenir à sa perfection, comme le dit l'Écclésiastique :

“ Celui qui n'a pas été à l'épreuve, que connaît-il ? ” (Si 34, 10) ce qui revient à dire : il ne connaît rien !

Et comment serait-ce surprenant, puisque même au sujet du Christ, l'Apôtre dit aux Hébreux “ qu'il apprit de ce qu'il souffrit, l'obéissance ” (He 5, 8) ? Il acquit, en effet, par ses propres épreuves et jusqu'à sa mort, une connaissance expérimentale de la souffrance.

Partant, l'ordre de l'art militaire des armées et des batailles comporte en soi une sagesse et une beauté fort loin d'être médiocres : si celles-ci se cachent sous des dehors humains, elles n'en sont pas moins, dans leur réalité spirituelle, divines et célestes.

A cet ordre se réfèrent encore l'art de travailler les métaux, l'agriculture et tout labeur mécanique.

Pourquoi l'or, l'argent et les autres métaux sont-ils fondus, battus et forgés ? Mais parce que la forme artistique des vases ne saurait être façonnée autrement.

De même, les tailleurs de pierre travaillent au marteau çà et là jusqu'à ce qu'ils aient fait saillir dans toute sa perfection l'image qu'ils sculptent.

Les cultivateurs labourent les terres avec la charrue, les défoncent avec le sarcloir et la houe, coupent les épines, taillent les buissons, arrachent et extirpent les mauvaises herbes, comme le dit le Christ :

“ Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, le Père le coupe, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde pour qu'il en porte encore plus ” (Jn 15, 2).

Allons, courage, soldats généreux, préparez-vous au combat !

Le temps de l'émondage est arrivé et on entend sur notre terre le gémissement de la tourterelle et la note plaintive de son chant.

Il faut en effet, que lors de l'ouverture solennelle des sept sceaux le soleil et la lune s'obscurcissent extrêmement et que, les étoiles, tombant du ciel, survienne un terrible tremblement de terre ébranlant sur leurs bases les îles et les monts (Ap 6, 12-14).

Alors, au son de la trompette du sixième Ange, sont relâchés les quatre Anges enchaînés sur le grand fleuve, afin que s'élançe contre les combattants du Christ l'armée de deux cents millions de cavaliers et leurs montures (Ap 9, 16-17).

C'est à ce moment-là que le sixième Ange devra répandre six coupes dans le grand fleuve de l'Euphrate, pour que son lit desséché devienne la route des Rois de l'Orient et pour que sortent les trois esprits démoniaques qui iront rassembler les rois du monde entier pour le combat du Grand Jour du Jugement du Très-Haut (Ap 16, 12).

Lorsque Noé eut six cents ans, jaillirent toutes les sources du grand abîme et s'ouvrirent les écluses du ciel, si bien que nul être ne put se sauver, à moins d'être dans l'arche fabriquée par ordre de Dieu (Gn 7, 6) :

ainsi faut-il que Babylone, la Prostituée, soit précipitée au plus profond de la mer, lorsque, sous la sixième tête de la Bête qui porte cette courtisane, les dix Rois, qui sont ses dix cornes, ayant reçu le pouvoir pour une heure, prendront en haine la prostituée et consommeront sa ruine (Ap 17, 7).

En outre, ils combattront contre l'Agneau mais l'Agneau les vaincra car il est le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs (Ap 7, 10).

C'est ainsi que l'Arche se reposa sur la cime des monts lorsque le déluge fut vaincu.

La colombe envoyée rapporte alors dans son bec le rameau d'olivier (Gn 8, 11), ce qui signifie qu'elle prêchera la paix évangélique à l'univers :

de même, au son de la sixième trompette, l'Ange au visage de soleil, tenant ouvert le livre auparavant fermé, dit à Jean qui avait pris et avalé le livre : " Il te faut de nouveau prophétiser contre la multitude des peuples, des nations, des langues et des rois " (Ap 10, 8).

C'est toujours ce même Ange du sixième sceau qui monte de l'Orient portant le sceau du Dieu vivant (Ap 7, 2) pour désigner les douze tribus d'Israël, pour convoquer et pour marquer du signe de la Croix la foule immense et innombrable de toute nation, langue et peuple, afin que tous, vêtus de robes blanches et tenant à la main les palmes de la victoire, se tiennent devant le trône, servant Dieu jour et nuit (Ap 7, 9). Et l'agneau qui siège sur le trône sera leur Pasteur, il les conduira aux sources des eaux de la vie et les délivrera de toute angoisse et de toute souffrance (Ap 7, 17).

\*\*\*\*\*

Mes vénérés Seigneurs, j'ai effleuré toutes ces choses brièvement et symboliquement, afin que votre âme royale ne se laisse pas accabler par le fardeau des peines de ce monde, mais plutôt y trouve sa gloire.

Il est vrai qu'après avoir reçu vos très humbles lettres m'apportant votre appel, je ne suis pas encore venu à vos et ne vous ai adressé aucune réponse. Ce retard n'est certes pas du à une insuffisance de désir et d'amour mais à trois raisons.

La première a été celle-ci : le bruit courut aussitôt, provenant non de moi mais d'autres personnes à qui la chose déplaisait peut-être qu'on se disposait à en nommer un autre à ma place, vu l'honneur et la considération découlant forcément d'une telle mission.

Ayant appris cela, je résolus de me taire et de me désister entièrement.

Compte tenu des convenances et des nécessités, le monde ne manque certes pas d'attrait pour moi : cependant, je sens vivement que la seule compagnie qui doit me plaire est celle où l'on peut déjà constater ou espérer pour l'avenir un réel détachement du monde et le désir d'embrasser le Christ de tout coeur ;

et il y aurait pour moi plus d'honneur et de satisfaction à aller vous visiter et à vous servir avec une cordiale simplicité, dans votre abaissement, qu'à vous prodiguer toutes les marques de mon respect dans votre magnificence royale. C'est ici, en effet, que la renommée du Frère Mineur s'obscurcit et se trouve en danger, donnant au monde entier le spectacle d'une ambition et d'une cupidité peu édifiantes, à moins qu'il ne soit doté par ailleurs de profondes et exceptionnelles vertus :

tandis que, dans l'autre conjoncture, l'humilité, la piété et une fidélité due à la gratitude brillent de prime abord, bien qu'il puisse encore y avoir place pour un fallacieux espoir de quelque récompense future.

Voici la seconde raison :

Dans la lettre que le Ministre Général m'envoya alors, la permission d'aller vous visiter m'était accordée sous certaines conditions. Entre autres choses, il était précisé que si vous ne pouviez me promettre expressément une entrevue libre d'entraves et de prohibitions, mon voyage serait inopportun et sans consolation pour vous et pour moi.

Donc, comme réclamer ces conditions pourrait paraître à vos yeux présomption ou ambition de ma part, j'ai décidé de m'en tenir à vous écrire, pour le moment. J'ai cependant toujours dit aux vôtres et à d'autres que je serai prêt à aller à vous personnellement dès qu'il vous plaira de me l'enjoindre ou de m'appeler simplement.

Et voici maintenant la troisième raison :

Pour rien au monde, je ne suggère jamais quoi que ce soit contre personne, surtout contre les seigneurs et les princes du siècle ; toutefois, j'ai craint d'exprimer dans une simple lettre des choses pourtant très ordinaires, car on prend souvent en mauvaise part ce qui est dit avec simplicité.

Or, il m'a été rapporté par quelqu'un digne de confiance que le Seigneur votre père pourrait redouter que je ne vous associe aux " béguins ", ou à franchement parler, que je ne vous égare dans votre foi par mes discours.

S'il est vrai qu'il a cru cela - ce dont parle précisément l'Apôtre en ces termes : " Nous sommes fous à cause du Christ " (1 Co 4, 10) et : " Si quelqu'un parmi vous se croit un sage au jugement de ce monde, qu'il se fasse fou pour devenir sage " (1 Co 3, 18), et encore : " ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes " (1 Co 1, 25), c'est-à-dire plus sage que l'humaine sagesse de ce monde -, je réponds que je ne suis pas homme d'une sagesse et d'une vertu telles que je puisse vous inculquer cette si sage folie ! Et si l'on vous a dit le contraire, loin de moi l'intention de semer en vous ou dans d'autres toutes mes " folies ", qu'elles soient ou non de mon cru, par des conseils déraisonnables ou par de sots bavardages. Car si j'ai véritablement reçu quelque chose de Dieu, je sais que je dois par dessus tout garder la vérité de la foi et rester fidèle à prodiguer au prochain mes bons conseils.

Je préfère donc et j'ai préféré le plus souvent condamner ma misérable vie, en public et dans le privé, plutôt que de laisser les ténèbres de ma propre vie obscurcir le rayonnement de la vie du Christ.

\*\*\*\*\*

Que le Fils de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, reconforte et affermisse vos coeurs par le flot débordant et intarissable de ses consolations qui vous sont dispensées à l'onction de David, ouvrant les mystères de la maison de Dieu. C'est, sans nul doute, par l'ascèse des tribulations et de l'oraison qu'on entre dans cette demeure, comme David lui-même y entra par les multiples souffrances que lui infligèrent Saül et d'autres : il le laisse voir très clairement dans tous ses Psaumes.

Souvenez-vous aussi que c'est sous l'admirable direction de Dieu qu'il marcha vers son règne à travers toutes sortes d'adversités et de persécutions, afin d'apprendre par ces épreuves l'art de régner avant de l'enseigner.

De même ce n'est qu'après avoir été vendu et emprisonné que Joseph parvint à la prudence requise pour l'exercice du pouvoir, grâce à laquelle il se révéla, par la suite, Chef et sauveur de l'Égypte, de ses frères, de tout son peuple et de la famille de son père.

Jonas, de son côté, ne prêcha pas aux ninivites la pénitence salutaire avant d'avoir été submergé par les flots, emprisonné dans le poisson qui l'avait avalé, puis rendu merveilleusement à la lumière.

Il viendra, il viendra, je n'en doute pas, le temps où vous chanterez ainsi les louanges de Dieu :

" C'est Dieu qui fait mourir et vivre, qui fait descendre aux enfers et en remonter, qui blesse et qui guérit, qui frappe et panse de ses mains " (cf 1 S 2,6). En nous faisant passer par six tribulations, il nous libère, et à la septième, tout mal ayant disparu, nous verrons enfin apparaître la paix dans sa plénitude.

\*\*\*\*\*

Je demande humblement à votre obligeance de saluer le Frère Pierre votre compagnon et lecteur. Si, au sujet de ma visite, vous daignez prévoir ou ordonner quelque chose, veuillez me le communiquer rapidement. Car si je ne vais pas à vous, peut-être devrais-je me préparer à me rendre ailleurs sans retard.

Que le très suave et bon Jésus, par le parfum délicieux et le souvenir de son Nom, enivre vos âmes de sa joie ineffable et de sa paix qui " surpasse toute intelligence " (Ph 4, 7).

DONNÉ à NARBONNE

L'AN du SEIGNEUR 1294, le 18 mai.